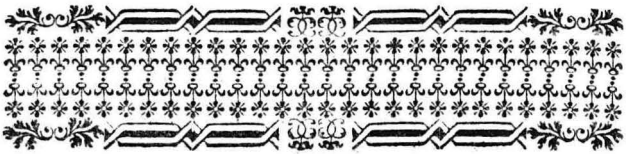

VII.

DESCRIPTION

DE LA

TERRE DE BURGISTEIN,

RELATIVEMENT A L'ECONOMIE RURALE.

CETTE Terre eſt ſituée ſur une colline, au bout du Lengenberg. Sa direction eſt du Nord au Sud. Elle eſt bornée au couchant par une montagne, nommée la Wurtz, dont la hauteur eſt plus conſidérable. Les côtés les plus longs de cette montagne, ainſi que ceux de la colline, ſont tournés au levant & au couchant. Parcontre deux autres collines, tirant dès le couchant au levant, préſentent les côtés les plus longs au

au Sud & au Nord, dont une partie vient ſe terminer à la plaine, qui eſt arroſée par la Gurbe, & qu'on appelle le marais de Thurnen.

SON étendue d'environ une lieuë du Nord au Sud, eſt un peu plus conſidérable du levant au couchant. Elle eſt au couchant des Terres de Sefftigen & de Gurtzelen; au Nord de celle de Wattenwyl, au levant & au midi de celles de Thurnen & de Riggisberg.

LES côtés expoſés au Sud & au levant ſont aſſés chauds. Le côté du couchant eſt plus rude, à cauſe du vent d'Oueſt très impétueux dans ce pays, & très fecond en pluye. Sans compter les hautes montagnes qui bornent ce côté, & qui interceptent le ſoleil en automne.

LES côtés occidentaux & méridionaux ſont tout auſſi printaniers que les environs de Berne.

LA neige ſur les montagnes voiſines, occaſionne ſouvent des nuits & des vents froids, des frimats, grands obſtacles à l'avancement & à la proſpérité des productions de la terre. Le jour il fait chaud; la nuit il fait froid; ce qui fait que les recoltes ſe font de quinze jours plus tard, qu'autour de la ville.

EN

EN été la bise désole ce pays. Elle enfile en ligne droite les deux collines qui sont dans sa direction. Presque toujours chargée de pluye, elle fait que le mois de may est ordinairement humide.

AU reste le climat de cette terre, quoique d'une étendue si bornée est fort varié. L'épeautre ne sauroit meurir sur la somité de la montagne, cependant il y a eu autrefois au pied de cette montagne des vignes, qui produisoient, si non de bon vin, au moins des raisins.

L'AUTOMNE y est charmant. La tête des collines, élevée au dessus des brouillards, offre un air doux, par la présence du soleil, tandis que la triste plaine languit par un tems froid & humide.

LES hyvers n'y sont pas fort rigoureux, parceque le pays est à l'abri des vents du Nord & d'Est. Quand il neige par le vent d'Ouest, il y tombe plus de neige qu'autour de Berne; mais il en tombe moins, quand il neige par le vent d'Est.

IL y grêle assez souvent, mais comme le pays est ouvert du côté du levant, le vent d'ouest l'emporte, si bien que rarement elle fait du mal.

LE pays est quelque fois inondé par les grosses pluyes; mais graces à la pente du terrein

terrein, les eaux s'écoulent tout auſſi-tôt, & ne font du mal qu'aux chemins. Dans la plaine la Gurbe, en minant ſes bords, empiete quelque peu ſur les terres; mais depuis 40. ans qu'on a dreſſé le cours de ce torrent, il a ſi bien creuſé ſon lit, qu'il eſt trop au deſſous du niveau des terres voiſines pour les inonder. Il inonde parcontre preſque toutes les années les environs de Thurnen; parce qu'on n'a pas pris la précaution de dreſſer ſon lit, ni d'en tirer le gravier qu'il charie, & qui le bouche au détour.

LES collines ſont la plûpart couvertes de bonne terre, mais elle n'eſt pas profonde, & laiſſe à bien des endroits le roc à découvert. Dans la plaine, on ne trouve que de la terre noire, comme terre de marais, quoiqu'on n'y apperçoive que peu d'eau croupiſſante. Sous cette terre eſt une couche d'argille fort tenace, de 5. pieds & au delà.

L'EAU y eſt bonne. On n'y rencontre que de petits ruiſſeaux; mais les fontaines y ſont en d'autant plus grande abondance. Il n'y a preſque point de maiſon, ſans une ſource voiſine d'une eau courrante; ce qui eſt non ſeulement commode pour le payſan & pour ſon bétail, mais auſſi fort utile pour arroſer les prairies, qui ordinairement ne ſont pas éloignées des maiſons.

L'EAU

L'EAU de la Gurbe eſt cruë & chargée d'une terre rougeatre, à cauſe d'un ſol de cette nature qu'elle traverſe près de ſa ſource, c'eſt pourquoi elle eſt jugée peu propre à l'arroſement des prez.

ON s'applique ici particulièrement à la culture des prez. Les prez qui ſont à portée d'être tant ſoit peu arroſés, rapportent en aſſez grande quantité du foin & du regain, malgré le pâturage d'automne, dont on profite juſqu'à ce que la neige les en libère.

LES particules graſſes que les eaux entrainent du haut des montages, les pluïes fréquentes, jointes au fumier, que le payſan met ſur ſes prez auſſi ſouvent que poſſible, contribuent ſans doute le plus à cette fertilité. La preuve en eſt, que dans les années de ſécheresſe, leur rapport eſt de beaucoup moins conſidérable, mais le fourage en eſt meilleur.

LES payſans fument les prez au printems auſſi bien qu'en automne. Cependant on croit que le mieux eſt de le faire immédiatement après la recolte du regain, mais ſouvent ils ne ſauroient y vaquer, parce qu'alors ils ſont trop occupés. On tient que c'eſt lorſque l'herbe commence à pouſſer, que cet ouvrage convient le mieux. Si le printems eſt pluvieux, & le terrein humide par lui-même, le fumier fera beaucoup d'effet;

d'effet ; mais s'il eſt chaud & ſec , le fumier ſera nuiſible. On a remargé encore , que le fumier employé en automne , ne manque jamais de faire du bien , & c'eſt ſurtout à la première herbe que ſon effet ſe fait ſentir , au lieu que celui qui eſt employé au printems , n'opère que ſur le regain.

DES que les prairies ſont en grand nombre , il ne ſauroit y avoir beaucoup de champs. On n'y voit point de terrein en friche. On ſeme les bleds ſur les prez tour à tour. Après 2. ou 3. ans ils ſe regazonnent , produiſent abondamment , ou bien deviennent d'excellens pâturages.

ON n'y ſeme en automne que de l'épeautre. On croit que cette eſpéce de graine eſt le plus capable de réſiſter à la rigueur de l'hyver , & à l'intempérie du printems.

AU printems on y ſeme de l'épeautre d'été & de l'avoine. Quant à l'avoine , on en ſeme moins chaque année dans les bons prez. Parcequ'on croit , qu'il en retarde le regazonnement. Les payſans enſemencent pour le plus une cinquième , ou une ſixième partie de leur terrein.

ON s'y ſert de la charue ordinaire. On s'y ſert auſſi d'une autre qu'ils appellent charue à pêle , à cauſe du ſoc , qui eſt en forme de pêle tranchant des deux côtes , de

de 4. pouces à l'endroit le plus large. Cette charue eſt d'un grand uſage dans les terres fortes, ſurtout dans les terres reſtées en prez depuis longtems. Mais elle ne peut ſervir dans les terreins pierreux, la pêle s'uſeroit trop vîte.

IL y a un pâturage commun, qui ſeroit excellent, s'y l'on n'y mettoit pas trop de bétail de la moitié, ce qui fait qu'après 15. jours ou 3. ſemaines il n'y a plus rien à paturer. Pour que les vaches donnent du lait, il faut que les propriétaires y portent journellement du fourage, par là ils perdent le fumier, & le lait revient plus cher que s'ils l'achetoient, ſans compter que le bétail, faute de nourriture ſuffiſante, reſte petit & grêle. Le vice de cette économie détruit presque toute l'utilité, qu'on tireroit naturellement d'un auſſi beau morceau de terrein. Le préjugé & l'interet mal entendu de quelques uns ſe ſont oppoſé juſqu'ici à toute innovation ſalutaire.

A l'exception du pâturage commun, dont on vient de parler, il y en a peu dans ces contrées. Mais toutes les prairies ſervent au pâturage d'automne, & en ſouffrent, à mon avis, un préjudice des plus ſenſibles. Au printems on met les chevaux ſur le marais, c'eſt à quoi le manque de fourage oblige ſouvent. On croit que celà en bonifie le fond. Pour du regain, il n'en faut point eſperer de ces marais.

LES

LES particuliers n'ont que fort peu de bois en propre, encore ne leur donne-t-on aucun ſoin ni culture. La ſeule practique louable à cet égard, c'eſt que l'entrée en eſt défendue au bétail. On ne ſait ici ce que c'eſt que de ſemer, ou planter des bois. C'eſt des arbres fruitiers & du bois mort, qu'ils font leur affouage.

POUR le bois de charpente, il n'y a que la bonté du Souverain, qui puiſſe les tirer d'embarras; auſſi le Souverain marque-t-il annuellement une aſſez grande quantité de plantes aux communautés, ſans compter les ſecours pour les cas extraordinaires. Mais par une ſuite de la mauvaiſe direction des forêts, les plantes ſont ſouvent trop petites pour l'uſage auquel on les deſtine. Il y a lieu d'eſperer que notre gracieux Souverain pourra un jour mieux ſatisfaire ſon penchant à la bénéficence, depuis qu'on a commencé, il y a quelques années, à faire des coupes régulières par quartier, ce qui ſemble déjà promettre un heureux ſuccès. Le transport du bois eſt de plus fort embarraſſant, à bien des endroits il ſeroit impoſſible de l'avoir, ſans une bonne couche de neige, pour le gliſſer au pied de la montagne.

IL s'y fait une grande conſomption de bois, toutes les maiſons en étant bâties. Ajoutez à cela les hayes mortes, n'étant pas poſſible d'avoir des hayes vives le long des

chemins, à cause des brebis qui y pâturent au printems, & qui sont reduites à brouter les hayes, faute d'autre subsistance.

UNE remarque que je ne dois pas passer sous silence, c'est que sur le pâturage, dont je viens de parler, il y a des sapins isolés, comme aussi des bosquets du même bois, sans être fermés, cependant on ne voit pas que le bétail, qui y a pâturé de tout tems, y ait fait du mal, au contraire les plantes sont d'une beauté parfaite. Ce qui prouve, que le sapin n'est pas exposé à la morsure des vaches, ni des chevaux, à moins que l'extrême nécessité ne les y contraigne. Tout le mal qu'ils y font, c'est de fouler les jeunes plantes.

ON y plante beaucoup d'arbres fruitiers. Les cerisiers viennent dans les hayes en grand nombre, sans aucune culture.

LES nuits froides du mois de may frustrent souvent l'esperance de leurs vergers, sans ces contre-tems la recolte des fruits seroit assez abondante.

ON y seme une grande quantité de trufles ou pâtates. Le paysan s'en nourrit pendant 8. à 10. mois de l'année, & quand sa provision est au bout, il attend avec impatience une nouvelle recolte, qui ordinairement n'est pas fort éloignée, y ayant une espéce de trufles précoces, qu'on peut recueillir

cueillir au mois d'août, mais elles ne ſont pas de garde, comme celles qui meuriſſent plus tard. Cet aliment n'eſt pas ſeulement pour les payſans, ils en engraiſſent auſſi les pourceaux & la volaille.

ON y cultive auſſi des carottes & des raves, mais ſeulement pour l'uſage ordinaire. On ſeme celles-là après le lin, & celles-ci après le chanvre.

ON y voit dans les jardins des blettes, des choux cabus, & des épinars.

ON y ſeme du chanvre & du lin pour l'uſage ordinaire du ménage, le lin y réuſſit mieux que le chanvre, qui eſt aſſez fort mais groſſier. Le gréſil & la grêle y font ſouvent du mal.

ON y éleve beaucoup de poulains. La première année on les met ſur la montagne avec les mères. La ſeconde on y fait retourner les poulains, & la troiſième on les fait travailler, ou on les vend.

LES chevaux y ſont très forts, robuſtes & vivent aſſez longtems. Nourris au mauvais fourage, & faits aux mauvais chemins, ils proſpèrent à merveille transplantés dans un autre pays. Ils ſont un peu peſants de tête & de corps. Ils ont la plûpart l'encolure courte & la jambe groſſe, enſorte que leur figure ne revient guères. Les deux

prémiers défauts viennent, à ce que je crois, de ce qu'ils ſont nourris preſqu'uniquement au foin, & rarement à l'avoine. On pourroit remédier en partie aux deux autres défauts par de bons étalons.

ON y éleve une grande quantité de bêtes à cornes pour la vente. C'eſt preſqu'uniquement par ce canal, que l'argent entre chez le payſan. Les vaches ne ſont pas des plus grandes, il en faut de petites pour pâturer des montagnes d'auſſi difficile accès par leur rapidité, & par d'autres embarras. Les beſtiaux qu'on éleve dans le pâturage commun, ſont arrêtés dans leur cruë, pour manquer ſouvent de pâture.

QUOIQU'IL n'y ait point dans l'enceinte de cette terre, de ce qu'on appelle dans ce pays-ci des montagnes à vaches, où l'on façonne le fromage, je dirai un mot de celles, que les particuliers poſſèdent autre part, & de la manière dont on en uſe.

LA plûpart de ces montagnes ſont poſſédées par pluſieurs payſans en commun. On y met juſqu'à 200. vaches & au delà. Il y a quelquefois juſqu'à 100. participants. Quelquesunes de ces montagnes ſont déjà pâturables au mois de may, d'autres ne le ſont qu'à la mi-juin, ou ſur la fin. Sur ces dernières les vaches ne reſtent que 10, à 12. ſemaines. Sur les prémiéres elles ſé-

ſéjournent 4. à 5. mois. Il eſt des particuliers ; qui mettent leurs vaches prémièrement ſur les montagnes printanières, enſuite ils les font paſſer à celles d'été, pour les faire retourner en automne aux prémières.

LES montagnes qui ſont ſous le Stockhorn, Nünenen & Gurnigel fourniſſent une pâture exquiſe, la dernière eſt un peu marécageuſe.

L'INDIVISION de ces montagnes a beaucoup d'inconvénients, à mon avis. L'herbe eſt foulée par le trop grand nombre de vaches, qui après cela ſont obligées de chercher leur nourriture au loin, ce qui les fatigue & nuit à leur produit. On croit que 70. à 80. vaches ſeroient la juſte proportion pour une montagne.

DANS cette indiviſion perſonne ne s'intereſſe particulièrement à la bonification du pâturage. Ceux qui n'ont que portion d'une vache ou demie, ne s'empreſſent pas de contribuer pour la réparation des bâtimens, ou pour d'autres ouvrages utiles. C'eſt auſſi l'uſage, ou plûtot l'abus, que les intereſſés pour une grande portion, n'ont pas plus de ſuffrage, que les intereſſés pour la plus petite. Ces derniers ſont le plus grand nombre, & ſont ordinairement trop pauvres pour faire la dépenſe néceſſaire. De là vient que ces prairies de montagne n'ont

pas cet air entretenu, comme celles du Canton de Fribourg & du Guggisberg.

ON compte que 8. à 10. pots de lait font un pot de crême. Un pot de bonne crême fait une liv. de beurre. Le pot de lait pèſe 4. liv. 10. liv. de bon lait font 1. liv. de bon fromage. 20. liv, de lait écrêmé font 1. liv. de fromage commun. Il faut pour 100. liv. de fromage 2. liv. de ſel, pour leur donner la juſte ſalure, ce qui prend ſix ſemaines. Ce ſont là tous les frais qu'on y fait. La liv. de beurre ſe vend 9. à 10. Crutz. (Un Crutz fait 9. déniers de France.) Le bon fromage ſe vend 7. à 8. Crutz, le commun $3\frac{1}{2}$. à 4. Crutz, en le vendant en détail.

PAR ce calcul on voit, que quoique le beurre paſſe pour cher, il ne peut entrer en comparaiſon avec le bon fromage; auſſi les vachers font ils auſſi peu de beurre que poſſible, à moins que la maigreur du lait produit par les fourages d'hyver, ne les y contraigne. La plûpart des participants font faire du beurre pour leur menage. C'eſt un uſage introduit, contre lequel les ſages remontrances n'ont fait que blanchir juſqu'ici. c'eſt un berger qui fait la répartition du produit du beurre & du fromage, à la bonne foy de qui les intereſſés ſont obligés de ſe rapporter.

IL y a menages. On y comptoit en 1756, 138. mâles; en 1711. il n'y en avoit que 120. Ils fourniſſent 100. hommes pour la milice, dont il y a 30. de la même famille.

LES habitans y ſont fort frugeaux & ſobres. Il eſt vrai ils font 3. repas par jour, & dans les forts ouvrages quatre, mais il mangent peu à la fois. Des truſles, du lait, des fruits, voilà leurs mets ordinaires. Pour le pain, on l'épargne ſoigneuſement, comme une denrée fort rare. Il eſt des pauvres, qui s'en paſſent des ſemaines, & ſans exagerer, des mois entiers, quand la graine eſt chère. Ils mangent fort peu de viande. Les plus aiſés tuent un cochon, & quand les affaires vont bien, une vieille vache, qu'on manque rarement de partager avec le voiſin. Cela ſalé & fumé, fait leur proviſion pour toute l'année.

ILS ne ſont pas ivrognes. On ne voit des gens ivres que les jours de foire. Les femmes s'abſtiennent encore davantage du vin. Perſonne ne fréquente le cabaret les jours ſur ſemaine, & fort peu y vont le dimanche. Quand les ceriſiers donnent, ils font de l'eau de ceriſe.

LES habillemens des hommes ſont d'une grande ſimplicité & commodes. A l'exception d'un pourpoint d'écarlatte, l'étof-

fe fabriquée dans le menage leur fert à s'habiller été & hyver.

LES femmes donnent plus dans la parure que les hommes. Il entre de la foye & du velour dans leur coeffures. Elles ont fur elles des lacets de velour en grande quantité, des tabliers de cottonne, quelquefois de foye. Les pères de famille fe plaignent du faste introduit & monté à ce point feulement depuis 15. à 20. ans. Je me fuis informé de ce qui pourroit en être la caufe. On m'a répondu, que cela venoit d'un côté des filles qui ont été en fervice en ville, & qui à leur retour apportent toûjours quelque nouvelle mode; d'un autre côté, du grand nombre de merciers établis dans les villages. Je crois cette opinion des plus fondées. On connoit le goût du fexe pour la parure & pour l'imitation. Ces merciers campagnards, dont les profits font affez minces, inventent journellement de nouvelles frivolités pour piquer ce goût, en quoi ils font fecondés par l'extrême fimplicité du fexe de ce pays. Une fille parée de fa nouvelle emplette, ne manque pas d'exciter la jalouffie des autres, qui dès lors ne laiffent ni trève, ni repos, foit aux maris, foit aux pères, pour en avoir autant.

LES habitans y font forts & robuftes. Ils connoiffent peu de maladies, excepté la fièvre chaude & l'hydropifie, dont ils meurent communément.

LES

LES maiſons ſont bâties de bois. Une ou deux chambres contiennent tout le menage, quelque grand qu'il ſoit. Régulièrement on n'en chauffe qu'une ſeule. Les fourneaux ſont de pierres mollaſſes. On a déjà introduit quelques fourneaux artificiels pour épargner le bois.

IL y a des payſans de 20. à 30. mille livres de Berne. (Une livre de Berne fait 22. ſols & demi de France.) Il y en a beaucoup de 4. à 6. mille livres, & ce ſont ceux qui tiennent le milieu, les prémiers paſſent pour riches à juſte titre. Il y a beaucoup de pauvres, mais ils ſont ſuffiſſamment aſſiſtés par les riches.

LEUR caractère bienfaiſant ne ſe manifeſte jamais mieux, que lorſque quelqu'un d'entr'eux eſt dans le cas de bâtir. Alors on voit des 60. à 80. ouvriers s'employer gratis. Les riches, outre leur travail, apportent encore des vivres pour les autres ouvriers. Auſſi y bâtit on à bon marché.

J'AI remarqué, que c'eſt là où les terres ſont acenſés, qu'on trouve des pauvres. Les fonds ſe vendent auſſi à vil prix, à cauſe d'une loy qui défend de diviſer les mas abergés. On en tireroit meilleur parti, s'il étoit permis de les détailler.

LES payſans ſont ſouvent reduits à la miſère, parcequ'ils ſont empêchés par cette loy, de vendre une partie de leur bien, pour libérer le reſte de dettes. On trouve rarement des acheteurs pour les grands mas, au lieu qu'en les détaillant, on trouveroit facilement des acquereurs, qui ſouvent payeroient bien cher la convenance, ſans que le prix fît un grand objet pour eux, au contraire ils y trouveroient leur compte. Mais un mas, indiviſible par la loy, & dont les pièces ſont écartées, eſt ordinairement vendu beaucoup au deſſous de ſa juſte valeur.

ON n'y trouve que les métiers indiſpenſables; quelque peu de tiſſerans qui fabriquent de la groſſe toile. Ils l'envoyent vendre à Vevay & en France, c'eſt là le ſeul commerce extérieur; deſorte qu'on peut dire, que l'agriculture eſt leur unique objet. Ceux qui n'ont pas des terres, & qui ſont obligés de vivre au jour la journée, ont bien de la peine à ſe tirer d'affaire en hyver. Les femmes filent, les hommes coupent du bois pour leur uſage. En été parcontre tout le monde trouve à travailler, & il n'y a pas trop d'ouvriers. Il me ſemble qu'en établiſſant des manufactures, pour occuper ces ouvriers en hyver, l'agriculture n'en ſouffriroit pas, & elles ſeroient avantageuſes aux habitans. C'eſt de quoi je me propoſe de traiter une autrefois.

VIII.